

06:06

NIER SERA  
TA TOMBE

Raven

# Hier Sera Ta Tombe

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : 06:06 : Le Réveil des Stigmates	4
Chapitre 2 : La Liturgie du Petit-Déjeuner	10
Chapitre 3 : Le Labyrinthe des Pétales Figés	15
Chapitre 4 : L'Archiviste de la Douleur	20
Chapitre 5 : Le Poison du Dîner de Minuit	25
Chapitre 6 : La Symphonie des Soupirs	30
Chapitre 7 : Le Miroir aux Mille Yards	35
Chapitre 8 : L'Ombre de l'Éclipse	41
Chapitre 9 : Le Sacrifice de l'Oubli	45
Chapitre 10 : Hier Sera Ta Tombe	50

# Chapitre 1

## 06:06 : Le Réveil des Stigmates

Le clic-clac du mécanisme à 06h06 n'est pas un bruit, c'est une incision. Elara ouvrit les yeux sur le baldaquin de soie noire, dont les reflets moirés ondulaient comme de l'huile sur une eau stagnante. Elle ne bougea pas. Elle savait que si elle tournait la tête trop vite, les vertèbres de son cou émettraient ce craquement sec, semblable à du bois mort que l'on brise, un écho direct de la veille. Ou de l'avant-veille. Ou de l'éternité qui se déguisait en calendrier.

Sous les draps, sa peau lui semblait étrangère, une enveloppe trop fine pour contenir le tumulte de son sang. L'air de la chambre sentait le lys fané et la cire d'abeille, une odeur de chapelle ardente qui s'accrochait au fond de sa gorge. Une mouche, grasse et léthargique, butait contre le carreau de la fenêtre, un bourdonnement erratique qui s'accordait au rythme saccadé de son propre cœur. \*Bzzzt. Bzzzt. Silence.\*

Puis, le poids.

Le matelas s'affaissa avec une lenteur calculée. Julian ne s'asseyait pas, il s'imposait. Elara sentit la chaleur de son corps avant de voir son ombre. Il dégageait une odeur de propre, une odeur chirurgicale de savon à la lavande et de fer, si froide qu'elle en devenait brûlante.

— Bonjour, mon éternité.

La voix était un murmure de velours râpeux. Elara ferma les paupières, mais elle sentit ses longs doigts, ces doigts de pianiste ou de bourreau, s'égarer sur son front pour écarter une mèche de cheveux humide de sueur froide. Le contact était léger,

presque une caresse, mais elle percevait la tension dans chaque phalange, la possession absolue qui vibrait dans cette main.

— Regarde-moi, Elara. Ne me vole pas ce premier regard.

Elle obéit. Elle n'avait plus la force d'être une voleuse. Les yeux de Julian étaient deux puits de mercure, immobiles, sans reflet. Il ne clignait pas. Jamais. Il l'étudiait comme un entomologiste observe une aile de papillon épinglée sous verre. Ses lèvres, d'un rouge trop vif sur son teint d'albâtre, s'étirèrent en un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Tu as encore cette marque, murmura-t-il, son pouce descendant lentement vers sa gorge.

Le cœur d'Elara manqua un battement. Elle ne voyait rien dans le miroir, jamais. Pour le monde, pour elle-même, son cou était d'une blancheur immaculée. Mais sous la pression du pouce de Julian, la douleur se réveilla, vive, électrique. Elle sentit le fantôme des mains de la nuit dernière, le souvenir de la trachée qui s'écrase, de l'air qui devient un luxe inaccessible. Julian pencha la tête, ses cheveux noirs glissant sur ses épaules, et approcha son visage de son cou.

Il ne l'embrassa pas. Il aspira l'air juste au-dessus de sa peau, un reniflement long, dévot, comme s'il s'enivrait de l'odeur de sa propre violence passée.

— C'est une couleur magnifique, Elara. Un violet profond, presque noir. Comme une améthyste qui se serait dissoute sous ta peau. C'est le sceau de notre promesse.

Il appliqua ses lèvres sur la chair endolorie. Le baiser était lent, humide, étouffant. Elara agrippa le drap de soie, ses ongles s'enfonçant dans le tissu jusqu'à ce qu'il crisse. Elle voulait hurler, mais sa voix restait bloquée dans le nœud de sa gorge, là où Julian déposait sa dévotion.

Il se redressa, lissant les plis inexistants de sa robe de chambre en satin noir. Ses gestes étaient d'une précision maniaque, chaque mouvement semblant avoir été répété des millions de fois devant un miroir. Il se leva et se dirigea vers la commode en acajou, où une douzaine d'horloges de table trônaient. Leurs tic-tacs ne s'accordaient jamais tout à fait, créant une cacophonie de secondes qui s'entrechoquaient, un hachoir temporel.

— 06h12, nota-t-il sans regarder les cadrans. Nous avons un peu d'avance sur hier. Tu as mieux dormi. Ton corps accepte enfin sa condition.

Elara se redressa, la soie glissant sur sa poitrine comme une caresse de serpent. Elle regarda ses mains : elles tremblaient. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche.

— Pourquoi, Julian ?

Sa voix était un croassement, un son de papier froissé. Julian s'arrêta de remonter une pendule en forme de crâne d'argent. Il ne se retourna pas immédiatement. Le silence qui suivit fut plus lourd que le manoir tout entier.

— Pourquoi quoi, ma vie ?

— Pourquoi ce matin ? Pourquoi encore ? J'ai essayé... j'ai essayé de ne pas me réveiller.

Julian se retourna brusquement. La douceur avait disparu, remplacée par une rigidité cadavérique. Il traversa la pièce en trois enjambées silencieuses et saisit le visage d'Elara entre ses paumes. Ses doigts étaient des étaux. Il l'obligea à lever le menton, exposant à nouveau cette gorge qu'il chérissait tant.

— Ne sois pas ingrate, siffla-t-il. Dehors, le temps flétrit tout. Les femmes

vieillissent, les amours s'étiolent, la chair pourrit et finit par puer la terre et l'oubli. Ici, tu es parfaite. Tu es mon chef-d'œuvre de six heures six. À chaque réveil, tu es neuve, tu es pure, et pourtant tu portes en toi le souvenir de mon étreinte finale. Tu es la seule femme au monde qui meurt d'amour chaque nuit et qui renaît pour m'aimer encore. C'est le plus beau cadeau qu'un homme puisse offrir.

Il relâcha sa prise. Ses empreintes rouges marquaient les joues d'Elara. Il reprit son calme instantanément, lissant une mèche de ses propres cheveux.

— Le petit-déjeuner sera servi à 07h00. Les œufs seront à la coque, exactement comme tu les aimes : le jaune coulant, comme une blessure ouverte.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta sur le seuil. Sans se retourner, il ajouta :

— Ne pense pas à la fenêtre, Elara. La chute est longue, mais elle se termine toujours ici, dans ces draps. Et la chute de demain est toujours plus douloureuse que celle d'hier.

La porte se referma avec un déclic métallique définitif.

Elara resta seule avec les horloges. Elle fixa la mouche sur la vitre. L'insecte ne bourdonnait plus. Il était coincé entre le verre et le rideau, ses pattes s'agitant frénétiquement dans un espace trop étroit. Elle se leva, ses pieds nus touchant le tapis épais qui semblait vouloir lui avaler les chevilles. Elle s'approcha du grand miroir en pied.

Elle ne vit rien. Son cou était lisse. Mais quand elle passa ses doigts sur sa trachée, elle sentit la rugosité invisible, la texture d'une corde de chanvre imaginaire qui attendait déjà minuit.

Dans le couloir, le plancher grinça. Un pas lent, régulier. Julian n'était pas parti. Il

attendait derrière la porte. Elle l'imaginait, l'oreille collée au bois, écoutant le bruit de sa respiration, comptant ses battements de cœur, savourant chaque seconde de sa terreur.

Elle regarda l'horloge sur la table de nuit. 06h22.

Encore dix-sept heures et trente-huit minutes avant qu'il ne l'aime à nouveau à en mourir.

Elara s'approcha de la fenêtre et posa sa main sur la vitre froide. La buée de son souffle dessina un voile blanc sur le paysage gris du domaine de Blackwood. Des arbres tordus, des corbeaux immobiles sur les branches comme des fruits pourris, et ce brouillard qui ne se levait jamais.

Elle remarqua alors une tache sur le bord du rideau. Une petite tache brune, sèche. Du sang. Son sang ? Celui d'hier ? Elle gratta la tache avec son ongle. Elle ne partait pas. Elle semblait faire partie de la trame du tissu.

Le tic-tac des horloges sembla soudain s'accélérer. \*Tic-tac-tic-tac-tictac-tictac.\*

Une panique froide monta de son ventre, une nausée acide. Elle se précipita vers la porte de la salle de bain, mais ses jambes se déroberent. Elle s'effondra sur le tapis, les doigts griffant la laine. L'air manquait déjà. Elle n'était pas encore minuit, mais l'ombre de Julian semblait remplir la pièce, l'étouffer, s'infiltrer dans ses poumons.

Elle rampa jusqu'au lit, se hissant sur la soie qui lui paraissait maintenant mouillée, visqueuse, comme si elle s'était transformée en sang liquide. Elle s'enroula dans les draps, cherchant une protection là où se trouvait son linceul quotidien.

À l'autre bout de la porte, elle entendit un rire bas, un son presque tendre.

— Je t'entends trembler, Elara. C'est merveilleux. C'est le son de la dévotion.

Elle ferma les yeux, serrant les dents à s'en briser l'émail, tandis que le premier rayon d'un soleil blafard perçait la brume, éclairant la chambre d'une lumière de morgue, marquant le début d'une journée qui n'était que la répétition d'un crime parfait.

# Chapitre 2

## La Liturgie du Petit-Déjeuner

L'argenterie grinça contre la porcelaine, un cri aigu qui ricocha contre les boiseries sombres de la salle à manger, s'enfonçant dans les tympons d'Elara comme une aiguille chauffée à blanc. Julian ne releva pas les yeux. Ses longs doigts blancs, presque translucides sous la lumière blafarde des hautes fenêtres, maniaient le couteau avec une précision d'entomologiste. Il découpait une tranche de jambon de Parme, la chair rose et veinée de gras rappelant de manière écœurante la peau tendre de l'intérieur des poignets.

L'air dans la pièce était épais, saturé d'une odeur de cire d'abeille, de lys fanés et de quelque chose d'autre, une pointe métallique, acide, qui flottait au-dessus de la table comme un avertissement. À chaque fois qu'Elara respirait, elle avait l'impression d'avaler de la poussière de verre.

— Tu ne manges pas, mon cœur, murmura Julian.

Sa voix était un souffle de velours, une caresse qui la fit tressaillir. Elle fixa son assiette. Les œufs au plat semblaient deux yeux vitreux, crevés, dont le jaune coulait lentement, s'étalant en une flaque visqueuse. Elle sentit une bile amère monter dans sa gorge. Ses muscles étaient si contractés qu'elle craignait d'entendre ses propres os se briser.

— Pourquoi ? réussit-elle à articuler. Sa voix était un râle sec. Pourquoi recommencer... encore ?

Julian posa son couteau. Le silence qui suivit fut si dense qu'Elara crut entendre le

sang battre dans les tempes de son mari. Il leva enfin les yeux vers elle. Ses pupilles grises étaient des gouffres sans fond, dénués de toute humanité, ne reflétant que la silhouette brisée de la femme en face de lui.

— Le monde extérieur est une erreur, Elara. Une succession de moments gâchés, de décomposition lente, de trahisons chronologiques. Les gens s'aiment, puis ils vieillissent, ils s'oublient, ils pourrissent. Le temps linéaire est la plus grande insulte faite à la beauté.

Il se pencha en avant, ses mains croisées sur la nappe d'un blanc immaculé.

— Ici, nous avons la perfection. Chaque matin, tu es cette rose intacte, prête à s'ouvrir. Chaque soir, tu m'offres l'absolu de ton âme dans un dernier souffle. Pourquoi voudrais-tu de demain, quand aujourd'hui est un chef-d'œuvre que je peux polir pour l'éternité ?

Le dégoût luttait avec une autre sensation, plus sournoise, qui rampait le long de la colonne vertébrale d'Elara. Malgré l'horreur, malgré la certitude qu'il allait l'étrangler à nouveau dans quelques heures, une part d'elle — une part corrompue, moisie — réagissait à sa présence. Ses narines s'ouvrirent pour humer son parfum, ce mélange de cèdre et de formol qui commençait à lui sembler être la seule odeur de la vie. Ses yeux, malgré elle, s'attardaient sur la courbe de ses lèvres. C'était une trahison de sa propre chair. Son corps ne lui appartenait plus ; il devenait un accessoire du manoir, une extension de la volonté de Julian.

Elle sentit la pièce changer. Le manoir de Blackwood n'était pas qu'une carcasse de pierre et de bois. Les murs semblaient suinter une humidité poisseuse, une sueur froide qui perlait sur le papier peint aux motifs de ronces. Les ombres dans les coins s'étirèrent, s'enroulant autour des pieds de sa chaise comme des doigts avides. La maison respirait avec elle, un rythme lent, oppressant, qui s'accélérait à mesure que son cœur battait plus fort.

Soudain, une impulsion sauvage la traversa. Une décharge d'adrénaline pure. Elle saisit son couteau à beurre — une lame émoussée, dérisoire — et se jeta en avant.

Le mouvement fut brusque, désordonné. Elle voulait lui déchirer ce visage d'albâtre, voir le rouge éclabousser cette nappe parfaite. Mais au moment où elle se leva, ses jambes semblèrent se liquéfier. Le sol, sous ses pieds, devint mou, spongieux, comme si elle marchait sur un tapis de chair. Le couteau lui échappa des doigts et tomba sur le tapis sans un bruit, englouti par les fibres qui semblaient s'agiter.

Julian ne bougea pas d'un millimètre. Il la regardait avec une pitié insupportable, une tendresse de bourreau.

— Tes sens te mentent, Elara. Ou peut-être commencent-ils enfin à dire la vérité. Tu ne peux pas me blesser, car tu es déjà une partie de moi. Tu es la pulsation de ces murs, le grincement de ces planchers.

Il se leva, contourna la table avec une grâce prédatrice. Elara essaya de reculer, mais sa chaise était soudainement devenue pesante, clouée au sol par une force invisible. Ses mains, posées sur le bord de la table, y restèrent collées. Elle sentit le bois du chêne vibrer sous ses paumes, une chaleur organique, presque fébrile.

Julian s'arrêta derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules. Le contact fut électrique. Elara ferma les yeux, une plainte étouffée mourant dans sa gorge. Ses doigts étaient froids, mais là où ils touchaient sa peau, elle ressentait une brûlure intense, comme si ses empreintes s'incrustaient définitivement dans sa chair.

— Regarde, murmura-t-il à son oreille.

Devant elle, sur le mur opposé, le grand miroir à cadre doré commença à se troubler. La surface argentée ondula comme de l'eau croupie. L'image d'Elara apparut, mais

elle n'était pas seule. Des dizaines de reflets d'elle-même se superposaient, des spectres de ses morts précédentes. Elle se vit avec la gorge bleue, les yeux injectés de sang, les cheveux en bataille, chaque version d'elle-même hurlant en silence dans le cadre de verre.

Et parmi tous ces cadavres, il y avait Julian, toujours identique, toujours serein, embrassant chaque version d'elle avec la même dévotion maniaque.

— Tu vois ? dit-il, son souffle tiède chatouillant son lobe d'oreille. Tu n'es pas en train de mourir. Tu es en train de devenir infinie.

Elara sentit une larme couler sur sa joue. Elle n'était pas salée. Elle avait le goût du cuivre. Elle baissa les yeux vers ses mains et vit, avec une horreur glacée, que ses ongles commençaient à prendre la teinte grisâtre du bois de la table. Sa peau semblait se fondre dans le vernis.

Le manoir grogna. Un bruit sourd, venant des fondations, comme une digestion difficile. Les rideaux de velours pourpre s'agitèrent sans vent, caressant les murs avec un bruissement de soie qui ressemblait à des chuchotements. \*Reste. Reste. Reste.\*

Elle voulut crier, mais sa langue était lourde, pâteuse, comme si elle s'était transformée en plomb. Elle réalisa alors que sa rébellion n'était qu'une étape de plus dans la liturgie de Julian. Sa peur était l'épice de son repas, son désespoir le vin qu'il savourait.

Il fit glisser ses mains le long de son cou, ses pouces venant se loger précisément sur les carotides. Il ne serra pas. Pas encore. Il se contenta de sentir le rythme affolé de sa vie sous ses doigts.

— Le petit-déjeuner est terminé, Elara. Le temps presse, et pourtant, nous avons toute l'éternité pour nous préparer à ce soir.

Il déposa un baiser chaste sur le sommet de sa tête. L'odeur de formol devint soudainement enivrante, une promesse de repos, un linceul de confort contre lequel elle eut envie, l'espace d'une seconde atroce, de s'abandonner totalement.

Le manoir sembla pousser un soupir de satisfaction, et les ombres se retirèrent lentement, laissant Elara seule à table, les mains soudées au bois, regardant le soleil blafard monter dans le ciel, comptant chaque seconde qui la rapprochait du moment où ses mains à lui redeviendraient sa seule réalité.

# Chapitre 3

## Le Labyrinthe des Pétales Figés

L'argenterie sur la table de chêne semblait vibrer d'une fréquence imperceptible, un bourdonnement sourd qui résonnait jusque dans la pulpe des doigts d'Elara. Elle ne regarda pas Julian s'éloigner. Elle fixa la tache de graisse qui figeait sur son assiette, une lune jaunâtre et rance, vestige d'un repas qu'elle n'avait pas le souvenir d'avoir avalé. Le silence du manoir n'était pas un vide, c'était une présence épaisse, une ouate grise qui s'insinuait dans ses oreilles et pesait sur ses paupières. Chaque battement de son cœur était un coup de butoir contre ses côtes, un rappel rythmique de la cage de chair qu'il s'apprêtait, ce soir encore, à briser.

Elle se leva. Le frottement de sa robe de soie contre le velours de la chaise produisit un déchirement sec, un cri de tissu qui la fit tressaillir. Ses jambes étaient des tiges de verre prêtes à éclater. Elle devait sortir. Non pas parce qu'elle croyait encore à la liberté, mais parce que l'immobilité était le terreau où Julian plantait ses obsessions.

La porte-fenêtre grinça, une plainte métallique qui sembla s'étirer sur des kilomètres. L'air du dehors la frappa, mais il n'avait rien de frais. Il sentait la terre retournée, le buis mouillé et cette odeur de rose trop mûre, cette effluve de décomposition sucrée qui colle au palais. Le jardin des statues s'étendait devant elle, un labyrinthe de haies d'ifs taillées avec une rigueur de croquemort.

Elle s'engagea sur le gravier. Chaque pas produisait un craquement d'os broyés. Le soleil, un disque blafard et immobile, semblait cloué au firmament, incapable de réchauffer la pierre. Puis, elle la vit.

La première statue se dressait à l'angle d'un massif de ronces. C'était une femme,

agenouillée, les mains levées vers son propre cou dans un geste de supplication pétrifié. Elara s'approcha, le souffle court. Le grain de la pierre était étrange, poreux, presque moite. Elle passa une main tremblante sur la joue de marbre. Sous ses doigts, elle sentit la rugosité d'un pore, la courbe exacte de sa propre pommette. La statue portait la même robe qu'elle, mais les plis de la pierre étaient tachés d'une mousse noire, pareille à des ecchymoses végétales. Les yeux de la statue étaient révulsés, les pupilles de pierre fixant un ciel inexistant avec une terreur si pure qu'Elara sentit l'acide lui remonter dans la gorge.

Elle recula, trébucha, et son dos heurta une autre forme froide.

Elle se retourna brusquement. Une autre Elara. Celle-ci était allongée, le dos cambré dans un spasme d'agonie, la bouche ouverte sur un cri muet. Une fissure courait le long de sa gorge, une cicatrice dans le minéral qui imitait avec une précision obscène la trace des pouces de Julian. Et plus loin, une autre. Une Elara assise, les bras ballants, les doigts sculptés avec une telle finesse qu'on aurait dit qu'ils allaient s'agiter. Il y en avait des dizaines. Des centaines. Une armée de morts de calcaire, une chronologie de ses fins successives, plantées là comme des trophées dans un ossuaire de verdure.

Julian ne se contentait pas de la tuer ; il l'archivait.

Un bourdonnement de mouches s'éleva des buissons, un son gras et électrique. Elara se mit à courir. Le gravier volait sous ses semelles, ses poumons brûlaient d'un air qui semblait se transformer en plomb à chaque inspiration. Elle ne regardait plus les visages de pierre qui la fixaient au passage, ces miroirs de sa propre souffrance qui semblaient pivoter très lentement sur leurs socles pour suivre sa fuite.

— Ce n'est pas réel, hoqueta-t-elle, le goût du sang envahissant sa bouche. Ce n'est qu'une image.

Mais le toucher de la pierre était resté sur sa peau, un froid résiduel qui ne partait pas. Elle vit les grilles au bout de l'allée, les hautes lances de fer forgé noir, surmontées de pointes qui déchiraient le ciel gris. C'était la limite. La fin du domaine. L'endroit où, dans ses rêves les plus fous, le monde recommençait à respirer.

Elle atteignit les barreaux et s'y agrippa. Le métal était brûlant, d'une chaleur de fièvre. Elle essaya de glisser ses mains entre les piques, de voir ce qu'il y avait au-delà de la route forestière qui serpentait hors de Blackwood.

Elle s'immobilisa.

À trois mètres de la grille, une feuille morte flottait dans l'air. Elle ne tombait pas. Elle ne bougeait pas. Elle était suspendue, figée dans une invisible gelée de temps. Plus loin, un corbeau était accroché au ciel, les ailes déployées, une plume à moitié détachée de son aile, immobile comme un insecte sous une lame de verre. Il n'y avait pas de vent. Il n'y avait pas de bruit de forêt.

Le monde extérieur n'était qu'une photographie jaunie.

Elara hurla, un cri qui mourut instantanément dans l'atmosphère dense du jardin. Elle secoua la grille, mais le fer ne vibra pas. Il était aussi inerte que le reste du monde. Elle tenta de forcer le passage, de projeter son corps contre la barrière métaphysique, mais elle se heurta à une résistance visqueuse. L'air, à la limite du domaine, avait la consistance d'un sirop épais. Chaque mouvement demandait un effort titanesque. Elle vit sa propre main s'enfoncer dans ce néant transparent, sa peau se rider comme si elle pressait contre une membrane de plastique.

L'odeur de formol revint, plus forte, étouffante. Elle n'émanait pas de la maison, mais du sol lui-même.

— Tu es précoce aujourd'hui, Elara.

La voix était un murmure contre sa nuque, un souffle froid qui fit se dresser les poils sur ses bras. Elle ne l'avait pas entendu approcher. Julian était là, juste derrière elle, ses longs doigts effleurant les barreaux de fer avec une délicatesse écoeurante. Il ne transpirait pas. Son teint d'albâtre était impeccable, son regard gris aussi fixe que celui des oiseaux de pierre.

— Regarde-les, dit-il en désignant les statues d'un geste de la main. Chaque version de toi est un poème que j'ai appris par cœur. Tu cherches à sortir ? Mais le dehors n'existe plus, ma douce. J'ai dû l'éteindre. Il était trop bruyant, trop changeant. Il menaçait de te vieillir.

Il se rapprocha, son corps ne touchant pas le sien, mais l'enveloppant d'une aura de froid polaire. Il posa une main sur la sienne, là où elle serrait encore le fer brûlant.

— Le temps est un cercle, Elara. Et au centre de ce cercle, il y a nous. Pourquoi vouloir rejoindre un monde où les choses meurent pour de bon ? Ici, ta peur est éternelle. Elle est la seule chose qui ne fane jamais.

Il pencha la tête, observant une petite coupure sur le doigt d'Elara, causée par la grille. Une goutte de sang perla, rouge, obscène dans ce monde de grisaille. Julian la regarda avec une avidité tranquille. Il ne la lécha pas. Il se contenta d'observer la gravité faire son œuvre, très lentement, comme si le sang lui-même hésitait à tomber dans ce jardin où rien ne devait couler.

— Le soleil décline déjà, murmura-t-il. Tu as passé trop de temps avec tes sœurs de pierre. Elles ne sont pas de très bonne compagnie, je le concède. Elles manquent de ce petit tressaillement... ce spasme au fond de la gorge que tu es la seule à posséder.

Il saisit son menton, l'obligeant à le regarder. Ses yeux n'avaient pas de fond. C'étaient des puits de mercure où elle voyait son propre reflet, minuscule et brisé.

— Rentrons. Le dîner va refroidir, et j'ai choisi une soie plus sombre pour ce soir. Elle s'accordera mieux aux marques que je vais te laisser.

Elara voulut cracher, voulut le frapper, mais ses muscles ne lui obéissaient plus. Elle sentait le manoir l'aspirer, comme une bête respirant par ses portes ouvertes. Le jardin sembla se refermer sur elle, les haies d'ifs se rapprochant, les statues tournant leurs visages de pierre vers le sentier du retour. Elle se laissa ramener, ses pieds traînant dans le gravier, laissant derrière elle deux sillons profonds, comme les traces d'un cercueil qu'on tire vers sa fosse.

Derrière eux, à la grille, le corbeau figé dans le ciel sembla, l'espace d'un cillement, ouvrir un œil vitreux avant de redevenir une tache de plume morte dans le néant.

# Chapitre 4

## L'Archiviste de la Douleur

Le hall des horloges n'avait pas l'odeur du bois ciré ou de la poussière domestique ; il empestait l'ozone et l'huile rance, une effluve métallique qui tapissait le fond de la gorge comme une pièce de monnaie oubliée sous la langue. Derrière les lourdes doubles portes en chêne, le silence n'existait pas. Il était remplacé par une pulsation mécanique, un bourdonnement de milliers d'engrenages qui s'entre-dévorait.

Julian ne pressait pas le pas. Ses doigts, longs et d'une pâleur de craie, restaient soudés à l'épaule d'Elara, ses ongles s'enfonçant juste assez dans la chair pour lui rappeler que chaque mouvement de fuite serait une déchirure. Il l'entraînait vers le centre de la nef, là où les pendules géantes oscillaient avec une régularité de guillotine.

— Écoute-les, Elara, murmura-t-il à son oreille. Son souffle sentait la menthe poivrée et quelque chose de plus sombre, une odeur de terre humide. Elles ne marquent pas le temps. Elles le digèrent.

Il s'arrêta devant une vitrine en verre bombé, nichée entre deux horloges comtoises dont les balanciers semblaient scier l'air. À l'intérieur, sur un lit de velours noir décoloré par les siècles, reposait une boucle d'oreille en perle. Elara porta instinctivement la main à son lobe gauche. Elle portait la même. La perle dans la vitrine était jaunie, fendue, traversée par une veine de crasse ancienne.

— Le cycle 412, dit Julian, les yeux fixes, les pupilles dilatées jusqu'à dévorer l'iris gris. Tu avais tenté de l'avalier pour t'étouffer. J'ai dû ouvrir ta gorge pour la récupérer. Tu étais magnifique, si blanche sous la lune de novembre.

Elara sentit une nausée acide monter dans son œsophage. Elle fixa la perle morte. Un tic nerveux fit tressauter la paupière de Julian, un battement d'aile de mouche sous la peau. Il l'entraîna plus loin, vers une rangée de bocaux en cristal alignés sur une console en marbre fissuré. Dans l'un d'eux, une mèche de cheveux châains flottait dans un liquide huileux. Dans un autre, un fragment de soie bleue, le reste d'une robe qu'elle ne se souvenait pas avoir portée, mais dont elle reconnaissait la texture dans ses cauchemars.

Sur le rebord de la console, une mouche domestique, aux ailes froissées, rampait laborieusement sur le cadran d'une montre à gousset. Elle tournait en rond, ses pattes velues glissant sur le verre, prisonnière d'une géographie sans issue. Julian l'écrasa du pouce, lentement, sans quitter Elara des yeux. Le craquement du thorax de l'insecte fut masqué par le \*clic-clac\* frénétique d'un chronomètre à proximité. Il essuya le résidu visqueux sur le revers de sa propre manche de soie.

— Tu te demandes pourquoi je garde ces débris, n'est-ce pas ? C'est parce que tu es une œuvre qui refuse de sécher, ma chérie. Chaque matin, je dois retoucher les contours de ton obéissance.

Il l'amena devant un lutrin massif, au fond de la pièce. Un livre y était posé, relié dans une peau si fine qu'on y devinait encore les pores et les cicatrices d'une bête oubliée. Les pages étaient d'un parchemin jauni, gondolé par l'humidité.

— Lis, ordonna-t-il. Sa voix s'était faite tranchante, dépouillée de sa douceur onctueuse. Apprends à connaître celle que tu as été. Apprends pourquoi tu m'appartiens.

Elara avança une main tremblante. La peau du livre était froide, d'un froid qui semblait pomper la chaleur de ses doigts. Elle tourna la première page. L'écriture était la sienne. Ce n'était pas l'écriture soignée qu'elle s'efforçait de maintenir, mais une

calligraphie convulsive, des lettres qui s'effondraient les unes sur les autres, griffées dans le papier avec une telle rage que la plume avait parfois percé le support.

\*« Jour 14 602. Il a encore changé l'heure. Le soleil ne s'est pas levé, mais il dit que c'est le matin. Mes doigts saignent. J'ai écrit mon nom sur le mur derrière la tapisserie pour ne pas oublier qui je suis, mais quand je me suis réveillée, le mur était lisse. Tout est lisse. Sauf lui. »\*

Elle tourna les pages frénétiquement, le bruit du papier froissé résonnant comme des os brisés dans le tumulte des horloges. Les dates n'avaient plus de sens. Les mois se chevauchaient. Des croquis de Julian parsemaient les marges : Julian dormant, Julian tenant un couteau, Julian pleurant des larmes d'encre noire.

Puis, elle arriva à une entrée datée d'une époque qui semblait précéder la boucle. L'écriture était plus calme, presque heureuse, ce qui la rendait d'autant plus obscène.

\*« Julian dit qu'il a trouvé le moyen. Nous ne vieillirons jamais. Nous n'aurons jamais à affronter le monde du dehors, ce monde qui veut nous séparer. Il dit que le futur est une maladie et que la seule guérison est l'instant présent, répété jusqu'à la perfection. Je lui ai donné ma main, je lui ai donné mon souffle. Il a brûlé le calendrier. Il a dit que si le temps s'arrête, l'amour ne peut pas mourir. Je commence à comprendre ce qu'il a sacrifié. Il a vendu notre "après" pour un "maintenant" éternel. Il a tué le monde pour que je ne puisse jamais en sortir. »\*

Elara sentit ses jambes se dérober. Le sol de pierre semblait s'incliner, l'aspirant vers les rouages qui grondaient sous les lattes. Elle leva les yeux vers Julian. Il se tenait là, immobile, une ombre démesurée projetée par la lumière vacillante des lustres. Il souriait, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux de mercure. C'était le sourire d'un taxidermiste admirant une pièce particulièrement difficile à monter.

— Tu vois ? souffla-t-il en s'approchant. Tu as consenti. Tu as signé ce pacte avec tes

propres larmes, bien avant que ta mémoire ne devienne ce tamis inutile. Nous avons conclu un accord, Elara. Tu m'as demandé de te garder pour toujours. Je ne fais qu'honorer ta volonté.

Il posa sa main sur le livre, couvrant l'écriture désespérée. La chaleur de sa paume sembla faire fondre les mots sous les yeux d'Elara.

— Mais je ne t'aime pas ! hurla-t-elle, sa voix se brisant contre le tic-tac incessant. Je te hais ! Je hais chaque seconde de cette maison !

Julian ne cilla pas. Il s'approcha d'elle, l'acculant contre le lutrin. L'odeur de l'huile des horloges devint suffocante, une nappe de pollution qui lui brûlait les poumons.

— La haine est une forme d'intimité très pure, Elara. Elle demande une attention constante. Elle demande que tu ne penses qu'à moi, même pour me maudire. C'est tout ce que je désire. Ta haine est un carburant bien plus durable que l'affection.

Il tendit la main et saisit une mèche de ses cheveux, l'enroulant autour de son index avec une lenteur maniaque. Il serra, tirant son visage vers le sien jusqu'à ce qu'elle puisse voir les minuscules veines rouges dans ses yeux gris.

— Regarde autour de toi, dit-il en désignant d'un geste de la tête les centaines de cadrans qui tapissaient les murs. Chacune de ces horloges représente une version de toi qui a essayé de partir. Une version de toi qui a cru que la mort était une sortie de secours. Mais il n'y a pas de sortie, mon cœur. Il n'y a que le prochain 06h06.

Il approcha ses lèvres de son oreille, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de vapeur s'échappant d'une machine sous pression.

— Le journal que tu tiens... tu l'as écrit il y a trois siècles. Ou peut-être ce matin. Quelle importance ? Le temps est un cercle, et je suis le point au milieu.

Elara tenta de repousser le livre, de le jeter au sol, mais ses bras étaient lourds comme du plomb. Elle regarda ses propres mains ; elles semblaient translucides, presque irréelles sous la lumière crue. Elle eut l'impression que sa propre peau commençait à se transformer en parchemin, que ses veines devenaient des lignes d'encre destinées à être lues et relues par son geôlier.

Julian prit le journal et le referma d'un coup sec. Le bruit fut comme un coup de feu. Dans le hall, toutes les horloges s'arrêtèrent simultanément pendant une fraction de seconde. Le silence fut plus terrifiant que le bruit : un vide absolu, une chute libre dans le néant. Puis, elles repartirent toutes ensemble, un fracas de métal et de ressorts qui fit vibrer les dents d'Elara dans ses gencives.

— Il est presque minuit, Elara, dit-il avec une douceur terrifiante. La soie sombre t'attend dans la chambre. Ne faisons pas attendre la fin du monde.

Il la saisit par le coude et l'entraîna hors du hall. En passant devant la vitrine, Elara vit la mouche écrasée. Elle n'était déjà plus qu'une tache sèche, un souvenir de mouvement dans une pièce où rien ne changeait jamais, sauf la profondeur des cicatrices dans son esprit. Elle sentit le froid du couloir l'envelopper, une promesse de draps de soie et de mains qui se resserreraient bientôt sur sa gorge, pour la millièème fois, pour la première fois.

# Chapitre 5

## Le Poison du Dîner de Minuit

L'argenterie des couverts grinçait contre la porcelaine, un son de craie sur un tableau noir qui résonnait jusque dans la pulpe des dents d'Elara. En face d'elle, Julian découpait sa viande avec une précision de taxidermiste. Ses longs doigts blancs, presque translucides sous la lueur vacillante des candélabres, maniaient le couteau sans une secousse. L'odeur du rôti, une senteur lourde, musquée, mêlée à l'arôme entêtant des lys en décomposition dans le vase de Sèvres, lui nouait l'estomac.

— Tu ne touches pas à ton vin, Elara, murmura-t-il sans lever les yeux. La robe est pourtant exceptionnelle. Une année de cendres et de velours.

Elara sentit la fiole de verre, dissimulée dans le pli de sa robe de satin, brûler contre sa cuisse. Elle avait passé les trois dernières boucles à distiller cette substance, une décoction de belladone et de racines de ciguë qu'elle avait patiemment extraites de la serre abandonnée, entre deux agonies. Son cœur battait un rythme irrégulier, une série de chocs sourds contre ses côtes qui menaçaient de l'étouffer avant même minuit.

— J'ai... j'ai simplement une soif différente ce soir, répondit-elle. Sa voix était un fil de soie effiloché.

Elle tendit une main tremblante vers la carafe de cristal. Le liquide pourpre s'écoula avec une viscosité dérangeante, comme du sang tiède. D'un geste qu'elle espérait fluide, elle laissa glisser trois gouttes du poison huileux dans le verre de Julian alors qu'il se penchait pour ramasser sa serviette tombée. Le liquide se fondit dans le vin, créant une irisation passagère, une tache d'essence sur une mare noire, avant de disparaître totalement.

Julian se redressa. Ses yeux gris, deux billes de verre dépoli, se fixèrent sur elle. Il ne clignait pas. Il ne clignait jamais assez pour un être humain. Un tic nerveux fit tressaillir le coin de sa lèvre supérieure, révélant la blancheur agressive d'une canine.

— À notre éternité, dit-il en levant son verre.

Le cristal tinta. Un son pur, glacial, qui sembla figer l'air de la pièce. Elara regarda la pomme d'Adam de Julian monter et descendre alors qu'il avalait une longue gorgée. Elle fixa le mouvement rythmique de sa gorge, cette même gorge qu'il s'appêtait à broyer dans moins d'une heure.

Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un linceul de plomb. Elle comptait les battements de ses propres tempes. Un. Deux. Dix. Trente.

Soudain, le couteau de Julian glissa de sa main et s'abattit sur le parquet avec un bruit sourd, mat. L'homme se figea. Une goutte de sueur perla à la racine de ses cheveux noirs, une perle de rosée sur un cadavre. Son teint d'albâtre vira au gris cendre. Il tenta de parler, mais seul un râle visqueux s'échappa de ses lèvres. Une écume fine, teintée de rose, commença à poindre au coin de sa bouche.

Il porta ses mains à sa gorge — ces mains qui connaissaient chaque centimètre de la peau d'Elara, chaque vertèbre de son cou. Ses doigts grattaient le tissu de sa chemise avec une frénésie animale. Il essaya de se lever, mais ses jambes se dérochèrent. Il s'effondra sur la table, renversant les bougeoirs. La cire chaude se répandit sur la nappe comme une nappe de pus.

Elara se leva. Un frisson électrique, une joie sauvage et démente, lui parcourut l'échine. Elle ne bougea pas pour l'aider. Elle savourait le spectacle. Elle regardait les pupilles de Julian se dilater jusqu'à dévorer l'iris, le regard perdu dans une agonie qu'il ne pouvait pas contrôler. Les spasmes qui secouaient son grand corps maigre faisaient

tinter l'argenterie, une musique de chambre pour un mourant.

— Regarde-moi, Julian, cracha-t-elle. Sa voix était méconnaissable, chargée d'une haine distillée pendant des siècles de répétition. Regarde la perfection de cet instant. Tu voulais que mon âme se brise ? Regarde la tienne s'effiloche.

Il émit un gargouillis, un son de noyade dans une gorge sèche. Ses doigts griffèrent le bois de la table, arrachant des copeaux de vernis, avant de se crispier une dernière fois. Puis, le silence. Un silence total, absolu, seulement troublé par le tic-tac obsessionnel des horloges dans le hall.

Julian était mort. Sa tête reposait sur le rôti froid, ses yeux grands ouverts fixant un point invisible dans le vide.

Elara laissa échapper un rire qui se mua en sanglot. Elle avait réussi. Elle avait tué le geôlier. Elle avait brisé l'architecte. Elle courut vers la fenêtre, arrachant les lourdes courtines de velours qui étouffaient la pièce depuis des éternités. Elle voulait voir la lune, sentir l'air de la liberté, voir le temps s'écouler enfin vers un demain qui ne serait pas hier.

Mais derrière la vitre, il n'y avait rien.

Pas de jardin. Pas de lune. Juste un noir d'encre, une substance solide et mouvante qui semblait presser contre le verre.

Elle regarda l'horloge de parquet au bout de la pièce. 23h59.

L'aiguille des secondes avançait avec une lenteur de torture. \*Cric. Cric. Cric.\*

Soudain, l'ombre dans la pièce sembla se détacher des murs. Elle ne venait pas de l'extérieur ; elle naissait des coins, de sous la table, des plis de la nappe souillée. Le

cadavre de Julian, toujours affalé sur la table, commença à se dissoudre, non pas comme de la chair, mais comme de la fumée froide.

Une pression invisible s'installa autour du cou d'Elara. Ce n'étaient pas des mains. C'était l'air lui-même qui se densifiait, se transformant en un étau de fer. Elle porta ses mains à sa gorge, griffant sa propre peau, cherchant de l'oxygène, mais ses poumons ne rencontraient qu'un vide glacé.

Elle tomba à genoux, la vue brouillée par des taches de lumière violacées. Dans le miroir au-dessus de la cheminée, elle vit sa propre image. Elle était seule dans la pièce, se débattant contre le néant. Et pourtant, sur sa peau pâle, les marques rouges de doigts invisibles apparaissaient, une à une, s'enfonçant profondément dans sa chair.

Minuit sonna.

Le premier coup de cloche vibra dans ses os, brisant ses dents. Le second lui arracha un cri muet. À chaque battement, l'obscurité se resserrait, l'avalant, la digérant. Elle comprit alors, dans un éclair de lucidité terrifiante, que Julian n'était pas le maître de la boucle. Il en était l'ornement. Le manoir, le temps, la mort... tout cela était une entité autonome, un estomac de pierre et de secondes qui n'avait pas besoin que son bourreau soit vivant pour la dévorer.

La pièce commença à tourbillonner. Le goût du poison revint dans sa propre bouche, amer et métallique. L'odeur des lys devint celle de la terre fraîche.

Le dernier coup de minuit résonna comme un couperet.

Le noir devint absolu. Un instant de néant total, une suspension dans l'abîme où même sa pensée semblait se désagréger.

Puis, un bruit.

Le chant d'un oiseau mécanique. Le grincement léger d'un ressort.

Elara ouvrit les yeux. La lumière crue et blafarde du matin filtrait à travers les rideaux de soie. Elle sentit la douceur des draps contre son dos. L'air était frais, imprégné d'une odeur de lavande et de cire pour meubles.

Elle ne bougea pas. Elle fixa le baldaquin au-dessus d'elle.

À sa gauche, le lit s'affaissa légèrement sous un poids familier. Elle sentit une main — une main longue, fraîche, aux doigts calleux — se poser délicatement sur sa joue. Le pouce de Julian caressa la trace invisible, la cicatrice fantôme que l'obscurité avait laissée sur sa gorge quelques secondes plus tôt.

— Tu as mal dormi, mon amour ? murmura la voix mélodieuse, parfaitement calme, parfaitement intacte. Tu semblais... agitée. Comme si tu avais fait un rêve dont on ne revient jamais.

Il se pencha sur elle, son visage d'albâtre occultant la lumière du jour. Ses yeux gris orage brillaient d'une tendresse qui ressemblait à une sentence de mort.

— Il est 06h06, Elara. Le petit-déjeuner est servi. Nous avons toute l'éternité devant nous pour essayer encore.

Il déposa un baiser sur son front. Ses lèvres étaient glacées. Elara ferma les yeux, sentant les larmes brûler ses paupières, tandis que dans le hall, les horloges entamaient leur symphonie de métal, comptant les heures qui la séparaient, une fois de plus, du dîner de minuit.

# Chapitre 6

## La Symphonie des Soupirs

Le tintement de l'argent contre la porcelaine d'os résonna dans la salle à manger comme un couperet tombant sur un billot de marbre. Julian reposa sa fourchette avec une lenteur calculée, ses longs doigts pâles effleurant le métal froid avant de se replier en une araignée de chair sur la nappe immaculée. Il ne mangeait pas. Il regardait Elara. Ses yeux, d'un gris d'orage statique, ne cillaient jamais, fixés sur la petite veine qui battait frénétiquement à la base du cou de la jeune femme, juste au-dessus du col montant en dentelle qu'il l'avait forcée à porter pour dissimuler les ecchymoses de la veille.

Une mouche, grasse et d'un vert métallique, s'intéressa à la goutte de confiture de mûre qui perlait au coin des lèvres d'Elara. Le bourdonnement de l'insecte semblait amplifié par le silence étouffant de la pièce, un vrombissement gras qui lui vrillait les tympanes. Elle ne bougea pas. Elle n'osait pas. La dernière fois qu'elle avait chassé une mouche pendant le petit-déjeuner, Julian avait passé trois heures à lui expliquer, avec une douceur atroce, pourquoi chaque mouvement devait être une offrande à leur éternité.

— Tu as une main qui tremble, Elara, murmura-t-il.

Sa voix était une caresse de velours râpeux sur une plaie ouverte. Il se leva, sa silhouette longiligne découpant l'ombre sur le papier peint aux motifs de lierres entrelacés qui semblaient se resserrer sur les murs. Il contourna la table, le craquement du parquet sous ses bottes de cuir parfaitement cirées marquant le rythme d'un métronome invisible. Lorsqu'il fut derrière elle, Elara sentit l'odeur de Julian : un mélange de lavande séchée, de vieux papier et cette pointe métallique, âcre, qui

rappelait le sang froid.

Il posa ses mains sur ses épaules. Le contact était glacial à travers le tissu fin. Ses pouces commencèrent à masser les trapèzes d'Elara, une pression ferme, presque médicale, qui cherchait la tension pour mieux la briser.

— Hier soir, tu as essayé de me planter ce coupe-papier dans la gorge, n'est-ce pas ? Son ton était presque admiratif, celui d'un collectionneur devant une pièce rare qui aurait tenté de s'écailler. C'était... désordonné. Impulsif. Un cri discordant dans notre partition.

Il se pencha, son souffle tiède venant mourir contre l'oreille d'Elara. Elle sentit ses poils se hérissier, une décharge électrique de terreur pure qui lui noua l'estomac jusqu'à la nausée. Elle fixa la tache de café sur la nappe, une forme irrégulière qui ressemblait à un continent noir s'étendant lentement vers elle.

— Pour te punir de cette précipitation, ma douce, la nuit prochaine ne sera pas une fin. Elle sera une ascension. Une symphonie.

Il retira ses mains, et l'absence de son toucher fut presque pire que sa présence, laissant une sensation de vide vertigineux. Julian se dirigea vers le gramophone dans le coin de la pièce. Il posa l'aiguille sur un disque de cire noire. Un grésillement précéda une mélodie de violoncelle, lourde, traînante, chaque note semblant être arrachée à un corps en souffrance.

La journée s'étira comme un membre que l'on disloque lentement. Dans le manoir de Blackwood, la lumière n'éclairait jamais vraiment ; elle ne faisait que souligner la poussière qui dansait dans l'air, des milliers de fragments de peau morte flottant dans le temps suspendu. Elara tenta de se perdre dans la bibliothèque, mais chaque livre qu'elle ouvrait semblait vide, les pages blanches l'insultant de leur absence de futur. Elle entendait Julian partout. Le froissement de sa veste de soie dans le couloir, le

cliquetis de ses ciseaux de jardinier dans la serre, le sifflement mélodieux qu'il produisait entre ses dents parfaites.

Vers seize heures, il l'appela dans le salon de musique. La pièce était baignée d'une lumière rousse, mourante. Julian était assis au piano, mais il ne jouait pas. Il tenait une fine corde de piano entre ses mains, la tendant et la relâchant avec un petit bruit sec, \*ting\*, \*ting\*, \*ting\*.

— Viens ici, Elara.

Elle obéit, ses jambes lourdes comme si elle marchait dans de la mélasse. Ses talons claquaient sur le sol avec une régularité de condamnée. Arrivée à sa hauteur, il lui prit la main. Il retourna sa paume et, avec l'ongle de son index, traça lentement la ligne de vie, appuyant juste assez pour laisser un sillon blanc qui vira au rouge vif.

— Tu sens ce rythme ? C'est le tempo de ta peur. Il est trop rapide. Nous allons l'accorder ensemble.

Il la força à s'asseoir sur le tabouret, contre lui. Il plaqua ses mains sur les siennes, les écrasant contre les touches d'ivoire froid. Ils jouèrent une note. Une seule. Un \*do\* grave qui fit vibrer la cage thoracique d'Elara. Puis un autre. À chaque note, Julian se collait un peu plus contre elle, son torse rigide comme un cercueil de chêne pressé contre son dos.

Le dîner fut une parodie de dévotion. Julian avait fait servir des cailles sous cloche. L'odeur de la chair rôtie et du gras chaud fit monter une bile amère dans la gorge d'Elara. Il découpa la volaille pour elle, séparant les membres avec une précision chirurgicale, exposant les os fins et blancs.

— Mange, Elara. Tu auras besoin de forces pour la représentation.

Elle s'exécuta, chaque bouchée lui semblant être faite de cendres et de verre pilé. Elle regardait l'horloge de parquet dans le hall. Vingt-trois heures trente. Le décompte final. Elle sentit une étrange chaleur l'envahir, une sorte de résignation toxique. Ses sens s'aiguisèrent de manière anormale. Elle pouvait entendre le battement des ailes d'une mite contre l'abat-jour, le craquement du bois qui travaillait sous le poids des siècles, et le glissement du liquide dans la gorge de Julian lorsqu'il buvait son vin rouge, sombre comme du sang veineux.

Minuit approcha. L'air dans la pièce sembla s'épaissir, devenant une substance gélatineuse, difficile à respirer. Julian se leva et lui tendit la main.

— L'heure de la symphonie, mon amour.

Il l'emmena dans leur chambre, celle où les draps de soie noire l'attendaient comme un linceul déjà bordé. Il ne l'étrangla pas immédiatement. Ce soir, il avait apporté des rubans de satin, de la même couleur que ses yeux d'orage. Il commença par lui lier les poignets aux montants du lit, non pas avec violence, mais avec une dévotion religieuse, murmurant des mots d'amour qui sonnaient comme des malédictions.

— Écoute, Elara. Écoute le silence entre tes cris. C'est là que je réside.

Il passa ses doigts sur sa gorge, effleurant la peau tendue. Il ne pressa pas. Pas encore. Il commença à chanter, une mélodie sans paroles, un bourdonnement monotone qui s'accordait au rythme de la respiration saccadée de la jeune femme. Chaque fois qu'elle essayait de détourner le regard, il ramenait son visage vers le sien, ses doigts s'enfonçant légèrement dans ses joues.

Puis, la pression commença. Très lente. Millimètre par millimètre.

Ce n'était pas la brutalité des nuits précédentes. C'était une érosion. Elara sentit l'air se raréfier, mais au lieu de la panique habituelle, une étrange euphorie commença à

l'irradier. La douleur devint une note de musique, une vibration qui parcourait sa colonne vertébrale. Elle voyait les yeux de Julian, immenses, qui semblaient absorber toute la lumière de l'univers.

Il pencha la tête, observant les spasmes de son diaphragme avec la fascination d'un enfant devant une montre dont il aurait ouvert le mécanisme. Ses doigts se resserrèrent d'un cran. Le monde autour d'Elara commença à se dissoudre en une myriade de points lumineux, une constellation de souffrance pure et cristalline.

— Regarde-moi, Elara. Ne me quitte pas.

Elle ne pouvait plus répondre. Ses poumons brûlaient, une fournaise de glace dans sa poitrine. Et pourtant, dans ce naufrage d'oxygène, elle trouva une beauté terrifiante. La précision du geste de Julian, la perfection de sa propre agonie, tout devenait une œuvre d'art. Elle n'était plus une femme, elle était une corde de piano que l'on tendait jusqu'à la rupture pour obtenir la note absolue.

Sa vision se teinta de pourpre, puis d'un noir profond, velouté. Le dernier son qu'elle perçut fut le rire étouffé de Julian, un son de triomphe et de désolation mêlés, alors qu'il scellait leur pacte pour la millième fois.

Le silence retomba sur Blackwood, seulement troublé par le tic-tac maniaque des horloges qui, déjà, commençaient à reculer vers 06h06.

# Chapitre 7

## Le Miroir aux Mille Yards

Le ressort du réveil se détendit avec un claquement métallique, une morsure sèche dans le silence de six heures six. Elara ne sursauta pas. Ses paupières s'ouvrirent sur le baldaquin de soie crème, dont les plis dessinaient des visages grimaçants sous l'effet de la lumière grise de l'aube. Dans sa gorge, la sensation persistait : une brûlure froide, le souvenir fantôme des doigts de Julian s'enfonçant dans sa trachée, le craquement feutré du cartilage cédant sous la pression. Elle porta une main tremblante à son cou. La peau était lisse, d'une douceur insultante, dépourvue de la moindre trace violacée. Seule restait cette odeur de gardénia et d'ozone qui imprégnait les draps, le parfum de sa propre fin.

Elle s'assit, ses articulations grinçant comme de vieux gonds rouillés. Le parquet, poli jusqu'à l'obsession, reflétait la lueur morne des fenêtres. C'est alors qu'elle la vit.

Près de la coiffeuse, une silhouette se tenait immobile. C'était elle. Une version d'elle-même vêtue de la chemise de nuit vaporeuse qu'elle portait trois cycles plus tôt. Cette Elara-là avait le cou incliné selon un angle impossible, la nuque brisée, et ses yeux, injectés de sang, fixaient le vide avec une intensité de verre dépoli. La vision ne disparut pas lorsqu'Elara cligna des paupières. Au contraire, elle sembla se densifier. Un petit spasme agitait la main de la morte, une répétition mécanique du geste qu'elle avait fait en tentant de griffer le visage de Julian avant de s'éteindre.

Le silence de la chambre fut rompu par un bruit de succion. Dans le coin sombre, près de l'armoire, une autre Elara était accroupie, les doigts enfoncés dans sa propre bouche, étouffant un cri qui ne sortirait jamais. Ses cheveux, autrefois sombres, semblaient délavés, grisés par la répétition de l'agonie.

Elara glissa hors du lit, ses pieds nus rencontrant la froideur du marbre. Ses dents s'entrechoquèrent. Elle ne pouvait pas fuir ; les couloirs de Blackwood étaient un intestin de pierre qui la ramènerait toujours ici. Elle se traîna vers le miroir, espérant y trouver son propre visage pour s'ancrer dans une réalité, même atroce.

Mais le miroir n'était plus un reflet. C'était une galerie.

Derrière la vitre, des dizaines d'Elara s'entassaient dans un espace exigu. Certaines avaient le visage bleui, d'autres les yeux exorbités, toutes portaient la marque de l'étreinte finale de Julian. Elles se pressaient contre le verre, leurs paumes laissant des traces de buée qui s'évaporaient instantanément. Leurs bouches s'ouvraient en synchronie, un chœur muet de supplications. Elara recula, le souffle court, ses poumons refusant de se remplir d'un air qui sentait la poussière et le sang rassis.

La porte de la chambre s'ouvrit avec une lenteur cérémonieuse.

Julian entra. Il portait un bassin en argent et un linge immaculé. Son costume noir ne présentait pas un seul pli, ses cheveux étaient lissés en arrière avec une précision chirurgicale. Il ne semblait pas voir les spectres qui encombraient la pièce. Pour lui, le chaos n'était qu'un décor négligeable devant la pureté de sa muse.

Il s'approcha d'elle, ses pas étouffés par l'épais tapis de laine. Ses yeux gris, d'une clarté de lame de rasoir, se posèrent sur Elara avec une tendresse qui fit remonter une bile amère dans la gorge de la jeune femme.

— Tu es pâle, mon cœur, murmura-t-il. Tes rêves ont encore été trop lourds.

Il posa le bassin sur la table de chevet. L'eau à l'intérieur était tiède, exhalant une vapeur légère qui se mêlait à l'odeur de soufre des visions. Julian trempa le linge et l'essora avec une force tranquille. Ses mains, ces mains qui l'avaient brisée quelques

heures plus tôt, étaient d'une propreté terrifiante.

— Ne recule pas, dit-il, sa voix caressant l'air comme un scalpel. Tu sais que je ne supporte pas la distance entre nous.

Il passa le linge humide sur le front d'Elara. Le contact était glacé. Elle sentit ses muscles se figer, une paralysie de proie. Tandis qu'il nettoyait son visage, elle vit, par-dessus l'épaule de Julian, une autre version d'elle-même suspendue au lustre, les jambes ballantes, ses orteils effleurant presque le crâne de l'homme. Le cadavre oscillait lentement, dans un balancement métronomique qui semblait accorder les battements du cœur d'Elara à la cadence de sa propre mort.

— Regarde-moi, ordonna doucement Julian. Pas les ombres. Regarde celui qui te fait exister.

Il prit son menton entre le pouce et l'index. Sa pression était juste assez forte pour être un avertissement. Il commença à masser son cou, là où les marques invisibles devaient brûler. Ses doigts longs et agiles s'attardaient sur chaque vertèbre, chaque muscle tendu. C'était une palpation d'expert, celle d'un sculpteur vérifiant la malléabilité de son argile.

— Ta peau est une partition, Elara. Chaque nuit, j'y écris une note plus juste. Hier... hier, tu as failli atteindre la perfection. Ce moment où ton regard ne cherche plus à fuir, mais plonge enfin en moi, acceptant que nous sommes une seule et même boucle.

Une mouche, attirée par on ne sait quelle putréfaction invisible, vint se poser sur le rebord du bassin d'argent. Elle frotta ses pattes avec une frénésie écoeurante. Elara fixa l'insecte, son esprit se raccrochant à ce détail dérisoire pour ne pas sombrer dans le gouffre des yeux gris de Julian.

— Pourquoi ? parvint-elle à articuler, sa voix n'étant qu'un râle sec.

Julian sourit. Ce n'était pas un sourire de joie, mais une contraction musculaire de pure dévotion. Il prit un flacon de cristal contenant une huile ambrée et en versa quelques gouttes dans le creux de sa main. L'odeur de santal et de chair rance emplît l'espace.

— Parce que le monde extérieur te fanerait, Elara. Le temps est un parasite qui dévore la beauté. Ici, dans ce Labyrinthe d'Ébène, tu es éternelle. Tu es le chef-d'œuvre que je recommence jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule faille. Chaque mort est un coup de ciseau qui enlève le superflu.

Il commença à appliquer l'huile sur sa gorge. Ses mouvements étaient circulaires, lents, hypnotiques. Elara sentit une chaleur malsaine se diffuser sous sa peau. Ses yeux dérivèrent à nouveau vers le miroir. Les spectres s'étaient rapprochés. Ils étaient maintenant à la lisière du verre, leurs visages déformés par la pression. L'une d'elles, dont la mâchoire pendait lamentablement, commença à gratter la surface de l'intérieur. Un bruit de crissement insupportable, comme un ongle sur une ardoise, emplît la pièce.

Julian ne sourcilla pas. Il saisit une brosse en poils de sanglier et commença à démêler les cheveux d'Elara. À chaque coup de brosse, il tirait un peu trop fort, forçant sa tête à basculer en arrière.

— Tes cheveux sont ternes aujourd'hui. Nous devons veiller à ce que tu manges mieux ce soir, avant le service de minuit.

Il se pencha vers son oreille, son souffle chaud provoquant une vague de nausée chez Elara.

— Je t'ai vue regarder les autres, murmura-t-il. Elles te font peur ? Elles ne devraient

pas. Elles sont tes brouillons. Tes tentatives avortées. Elles n'existent que parce que tu refuses encore de te donner totalement au dernier souffle.

Il posa la brosse et entourra le cou d'Elara de ses deux mains, sans serrer, juste pour en sentir le diamètre. Ses pouces se rejoignirent sur sa pomme d'Adam. Elara sentit son pouls cogner frénétiquement contre la pulpe des doigts de Julian, un petit animal piégé hurlant sa détresse sous la peau.

— Sens-tu ce lien ? C'est le seul moment où tu es vraiment sincère, Elara. Quand tu meurs, tu ne peux plus mentir. Tu m'appartiens enfin, sans réserve, sans passé, sans futur. Juste cet instant de cristal où l'âme se brise.

Il l'embrassa sur le front, un baiser froid et sec comme un parchemin. Puis, il se redressa, ramassant ses ustensiles avec la satisfaction d'un artisan ayant préparé ses outils pour la journée.

— Reste ici. Médite sur ta chance. Peu de femmes ont le privilège d'être aimées avec une telle constance.

Il sortit, verrouillant la porte derrière lui. Le clic de la serrure résonna comme un coup de feu.

Elara resta seule, assise sur le bord du lit. Dans le coin de la pièce, l'Elara à la nuque brisée commença à ramper vers elle, ses membres désarticulés claquant sur le parquet. Le miroir commença à se fissurer, une toile d'araignée de lignes noires partant du centre, là où le visage de la vivante rencontrait celui des mortes.

L'odeur de l'huile sur son cou devint suffocante, une odeur de fleurs funéraires et de sueur froide. Elle porta ses mains à sa gorge et commença à gratter, cherchant à arracher cette sensation de propreté chirurgicale, cherchant à retrouver la douleur réelle, la seule chose qui lui prouvait qu'elle n'était pas encore l'une de ces ombres.

Sous ses ongles, la peau commença à rougir, mais aucune trace ne resta. La boucle pansait les plaies avant même qu'elles ne s'ouvrent, la condamnant à une perfection de porcelaine.

À l'autre bout du manoir, une horloge commença à sonner. Sept coups. Il restait dix-sept heures avant que Julian ne revienne pour parfaire son œuvre. Elara ferma les yeux, mais les images de ses propres cadavres restèrent gravées sur ses rétines, une constellation de souffrance qui brillait dans le noir de son esprit, attendant patiemment le prochain minuit.

# Chapitre 8

## L'Ombre de l'Éclipse

L'air dans la bibliothèque de l'aile ouest avait le goût du cuivre et de la poussière séculaire, une saveur de sang séché qui tapissait la langue d'Elara à chaque inspiration. Le silence n'y était jamais total ; il était fait de petits bruits organiques, le bois des étagères travaillant comme des articulations arthritiques, le bruissement d'un insecte prisonnier derrière une reliure en peau de truie. Une mouche, aux ailes atrophiées, tournait en rond sur le pupitre de chêne, un cercle parfait, obsessionnel, imitant la trajectoire de sa propre vie. Elara l'observa un instant, son index tremblant effleurant la surface froide du bois. Elle aurait pu l'écraser, mais la sensation de la pulpe de l'insecte sous son oncle lui rappelait trop la pression des pouces de Julian sur sa trachée.

Elle se détourna, la gorge brûlante. Même si la boucle effaçait les marques violacées, la mémoire des tissus écrasés restait logée dans ses nerfs, une douleur fantôme qui s'activait au moindre souvenir. Ses doigts rencontrèrent le dos d'un volume dont la peau était inhabituellement chaude. Ce n'était pas du cuir. C'était autre chose, une matière poreuse qui semblait boire la moiteur de sa paume.

\*La Chronique de l'Ébène.\*

Elle ouvrit l'ouvrage. Les pages ne bruissaient pas ; elles soupiraient. L'encre n'était pas noire, mais d'un rouge si profond qu'il virait au goudron. À l'intérieur, le labyrinthe n'était pas dessiné, il était gravé en relief, une topographie de la souffrance. Elara sentit une nausée acide monter dans son œsophage. Les illustrations ne représentaient pas des lieux, mais des états de décomposition. Et là, au centre de la dernière page, une généalogie inversée. Les noms ne montaient pas vers le ciel ; ils

s'enfonçaient dans le néant.

Un tic nerveux fit sauter sa paupière gauche. Elle lut les mots, de petits glyphes qui ressemblaient à des griffures d'ongles sur une porte close. Julian n'avait pas seulement créé ce domaine ; il l'avait payé de la substance même de son origine. Pour posséder Elara dans l'éternité du cercle, il avait dû s'ancrer dans un "Non-Temps". Mais l'ancre avait une faille. Un point de suture mal refermé dans la trame de la réalité.

"L'effacement", murmura-t-elle. Sa voix sonna comme un craquement d'os dans la pièce vide.

Pour briser la boucle, il ne suffisait pas de tuer l'homme. Il fallait défaire le nœud. Remonter avant le premier cri, avant la conception, avant que la semence de la lignée Blackwood ne rencontre l'ovule qui allait engendrer son bourreau. Elara sentit un frisson visqueux ramper le long de sa colonne vertébrale. Si Julian n'avait jamais existé, ce manoir ne serait qu'un tas de décombres anonymes. Et elle ? Qui serait-elle sans la marque de ses mains sur son cou ? Sans le traumatisme qui était devenu sa seule identité depuis des siècles de réveils à 06h06 ?

Une odeur de lavande et de formol envahit soudainement la pièce. Julian n'était pas là, mais son empreinte olfactive, cette propreté chirurgicale qui l'écœurait, suintait des murs. Elle imagina ses mains, ces longs doigts d'ivoire, s'évaporant dans le vide. Elle imagina son regard gris orage, ce regard qui l'étudiait avec la dévotion d'un entomologiste, s'éteignant avant même d'avoir pu se poser sur elle.

Sa respiration s'accéléra. Le rythme de son cœur devint un galop désordonné, une percussion sourde contre ses côtes. Elle voyait l'issue. Un miroir noir, au fond de la chronique, reflétait son visage. Mais ce n'était pas son visage actuel, flétri par la terreur souterraine ; c'était un visage vide, une ardoise effacée.

Libre. Elle serait libre.

Mais la liberté avait le goût du néant. Effacer Julian, c'était s'arracher elle-même à la seule réalité qu'elle connaissait encore. Elle se surprit à caresser sa propre gorge, là où il l'enserrait chaque nuit. Une part d'elle, une part malade et nécrosée, réclamait la morsure de ses doigts. C'était la toxine de leur lien : il l'avait tellement brisée qu'elle craignait que le vide ne soit pire que le supplice.

Un grincement de parquet retentit dans le couloir. \*Lent. Méthodique.\*

Julian était en avance.

La panique explosa dans sa poitrine comme une grenade de verre pilé. Elle tourna les pages frénétiquement, ses ongles déchirant le papier charnu. Le rituel d'effacement exigeait un sacrifice de sang, mais pas n'importe lequel : le sang de la proie versé sur le nom de l'architecte, avant que l'architecte ne verse le sien.

Elle chercha un objet tranchant. Rien. Julian avait purgé le manoir de tout ce qui pouvait abrégé ses souffrances prématurément. Ses yeux se posèrent sur le bord tranchant de la reliure en os de la chronique. Elle y pressa son poignet, appuyant de tout son poids, cherchant la veine, cherchant la sortie. La douleur fut une décharge électrique, un éclair blanc qui lui fit mordre sa lèvre jusqu'au sang.

Le liquide chaud et poisseux commença à maculer le nom de Julian. Les lettres s'animèrent, s'agitant comme des araignées prises au piège dans une flaque d'huile.

"Elara..."

La voix venait du seuil. Douce. Veloutée. Une caresse qui donne envie de hurler.

Elle ne se retourna pas. Elle regardait le sang imbiber le papier, effaçant les lignes de la généalogie. Le nom de Julian commença à pâlir, à perdre sa consistance. Dans le

miroir noir, la silhouette qui se tenait derrière elle devint floue, ses contours s'effilochant comme de la fumée dans un courant d'air.

"Qu'as-tu fait, mon amour ?" demanda la voix, mais elle semblait venir de très loin, d'un tunnel profond.

Elara sentit ses propres jambes se dérober. L'odeur de lavande disparut, remplacée par une odeur de terre fraîche et d'oubli. Elle vit Julian porter ses mains à son propre visage, mais ses mains passèrent au travers de ses joues. Il ne criait pas. Il l'observait avec une tristesse infinie, une déception de créateur devant une œuvre qui s'autodétruit.

Le manoir commença à gémir. Les murs de pierre devinrent translucides, révélant le vide gris qui l'entourait. Les livres s'envolèrent en cendres froides. Elara tomba à genoux, le sang coulant toujours de son poignet, mais ce sang lui-même devenait incolore, une simple eau sans vie.

Elle regarda Julian une dernière fois. Il n'était plus qu'une ombre, un souvenir qui n'aurait jamais dû être. Sa bouche s'ouvrit pour dire un mot, peut-être son nom, mais aucun son ne sortit. Il s'évapora, une tache d'encre diluée dans l'océan du temps.

Le sol disparut. Elara ne tombait pas ; elle cessait d'occuper l'espace. Le tic nerveux de sa paupière s'arrêta. La douleur dans sa gorge s'éteignit. Le silence ne fut plus fait de bruits organiques, mais d'une absence absolue.

Il n'y avait plus de 06h06. Plus de minuit. Plus de Blackwood.

Juste le blanc froid d'une page qui n'avait jamais été écrite.

# Chapitre 9

## Le Sacrifice de l'Oubli

L'air dans la Chambre des Soupirs avait le goût du fer et de la poussière ancienne, une épaisseur qui se collait au fond de la gorge à chaque inspiration, comme si l'on respirait de la laine humide. Elara sentait le poids de l'artefact contre sa paume moite, une sphère d'obsidienne dont le froid semblait pomper la chaleur de son sang, engourdisant ses doigts jusqu'aux articulations. En face d'elle, à exactement trois pas — la distance d'une foulée ou d'une agonie — Julian se tenait debout, les bras ballants, d'une immobilité de marbre funéraire.

Une mouche, ivre de l'odeur de renfermé, vint se poser sur le bord de l'oreille de Julian. Il ne cilla pas. Sa peau, d'un blanc de craie sous la lumière vacillante des chandelles qui agonisaient dans leurs bougeoirs d'argent, ne tressaillit même pas. Ses yeux gris orage, ces puits sans fond où Elara s'était noyée des centaines de fois, étaient fixés sur la petite cicatrice invisible qu'il avait lui-même gravée sur son cou, nuit après nuit.

« Onze heures cinquante-sept, Elara », murmura-t-il. Sa voix était un glissement de soie sur une plaie ouverte, douce, rythmée, insupportablement calme. « Tu sens ce petit battement, juste là, sous ta mâchoire ? C'est ton cœur qui proteste contre l'inévitable. Il sait. Il se souvient de la pression. Il se languit de mes doigts. »

Elara serra les dents. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche, un battement d'aile de papillon épinglé qui l'agaçait, l'humiliait. Elle fixa le bouton d'argent de la redingote de Julian. Il manquait un fil. Un détail insignifiant, une imperfection dans sa symétrie maniaque qui aurait dû la rassurer, mais qui ne faisait qu'accentuer la terreur ambiante. Le manoir semblait respirer avec lui, un grognement

sourd montant des fondations, le craquement des boiseries comme des os que l'on brise lentement.

« Ce jouet que tu tiens... » Julian fit un pas en avant, lent, délibéré. L'odeur de lys fanés et de formol qui émanait de lui l'enveloppa, une étreinte olfactive qui lui souleva le cœur. « Il promet l'oubli. La fin du cycle. Mais l'oubli n'est pas la liberté, mon amour. C'est le vide. C'est une page blanche où même ton nom sera effacé. »

Il leva ses mains. Ces mains longues, aux phalanges saillantes, dont elle connaissait chaque cal, chaque ligne de vie. Il les ouvrit, paumes vers le ciel, dans une offre d'une obscénité totale.

« Regarde-les », ordonna-t-il doucement. « Elles sont ta seule réalité. Sans elles, tu n'es qu'une ombre errant dans un couloir sans fin. Je suis le seul à t'avoir vue mourir assez de fois pour savoir qui tu es vraiment. Choisis, Elara. Brise l'artefact et dissous-nous dans le néant gris, ou laisse-moi t'offrir la seule éternité qui vaille : celle de l'instant où tu m'appartiens absolument, juste avant que le dernier souffle ne quitte tes lèvres. »

Onze heures cinquante-huit.

Une goutte de sueur glissa le long de la colonne vertébrale d'Elara, traçant un sillage de glace. Elle baissa les yeux sur l'artefact. Il se mit à vibrer, un bourdonnement basse fréquence qui faisait résonner ses dents dans leurs gencives. Elle imaginait déjà le silence. Pas le silence de la paix, mais celui d'une surdité absolue. Une liberté où Julian n'existerait plus, mais où elle-même ne serait plus qu'une particule de poussière dans une pièce vide.

« Tu as peur du blanc », reprit Julian, sa voix se faisant plus basse, plus intime, presque un souffle contre son oreille alors qu'il s'était encore rapproché sans qu'elle ne le voie bouger. « Tu préfères ma main sur ta gorge à l'absence de main. Tu

préfères la brûlure de la corde à la morsure du froid. »

Il tendit un doigt, effleurant à peine le lobe de son oreille. Le contact fut électrique, une décharge de dégoût et de désir atroce. Elara sentit ses genoux fléchir. Ses poumons refusaient de se gonfler totalement, comme si l'air lui-même prenait parti pour Julian, se raréfiant pour la forcer à chercher son souffle dans sa bouche.

« Minuit approche, Elara. Choisis. Le néant... ou moi. »

Elle regarda ses propres mains. Elles tremblaient si fort que l'artefact heurta sa bague de fiançailles dans un cliquetis cristallin. Elle se revit, lors de la boucle 412, suppliant pour sa vie. Lors de la boucle 728, essayant de lui trancher la gorge avec un éclat de miroir. Chaque fois, il l'avait accueillie avec la même tendresse dévastatrice, le même baiser sur le front avant de lui voler son dernier soupir.

Le manoir commença à gémir plus fort. Une fissure apparut sur le plafond, laissant tomber une pluie de plâtre fin comme de la cendre sur les épaules de Julian. Les murs de pierre devinrent translucides, révélant par endroits le vide gris qui l'entourait, un océan de rien qui dévorait les bords du monde. Les livres sur les étagères s'envolèrent, leurs pages se transformant en cendres froides avant même d'avoir touché le sol.

« Maintenant », exigea Julian.

Il n'y avait plus de colère dans son regard, seulement une tristesse infinie, une déception de créateur devant une œuvre qui s'autodétruit. Il ne fit pas un geste pour lui arracher l'artefact. Il attendit, les pouces déjà positionnés à la hauteur imaginaire de sa carotide, comme s'il sculptait le vide.

Elara ferma les yeux. Elle ne vit pas le noir, elle vit le blanc. Un blanc aveuglant, stérile, sans odeur de lys, sans contact, sans lui.

Elle hurla, un son qui se brisa dans sa gorge sèche, et écrasa la sphère d'obsidienne contre le sol de marbre.

Le fracas fut silencieux.

Le monde bascula. Elara tomba à genoux, mais le sol n'avait plus la dureté de la pierre. C'était une texture de papier mâché, s'effondrant sous son poids. Elle regarda son poignet, là où elle s'était coupée plus tôt dans la soirée en essayant de résister. Le sang coulait toujours, mais ce sang lui-même devenait incolore, une simple eau sans vie qui s'évaporait avant de tacher la dentelle de sa manche.

Elle leva les yeux vers Julian une dernière fois.

Il n'était plus qu'une ombre portée sur un mur qui n'existait déjà plus. Sa silhouette se diluait, ses traits s'effaçant comme un dessin sous une pluie torrentielle. Ses yeux gris furent les derniers à disparaître, emportant avec eux la promesse de la douleur. Sa bouche s'ouvrit, peut-être pour dire un mot, peut-être son nom, peut-être un dernier reproche, mais aucun son ne sortit. Il s'évapora, une tache d'encre diluée dans l'océan du temps, une scorie de mémoire brûlée.

Le sol disparut totalement. Elara ne tombait pas ; elle cessait d'occuper l'espace. Le tic nerveux de sa paupière s'arrêta brusquement, figé dans l'inexistence. La douleur lancinante dans sa gorge, cette marque fantôme de ses doigts, s'éteignit. Elle chercha la terreur, elle chercha la haine, elle chercha même la tristesse, mais il n'y avait plus de support pour ces émotions.

Le silence ne fut plus fait de bruits organiques, de battements de cœur ou de souffles courts, mais d'une absence absolue. Un silence si lourd qu'il n'avait plus de nom.

Il n'y avait plus de 06h06.

Plus de minuit.

Plus de Blackwood.

Juste le blanc froid d'une page qui n'avait jamais été écrite.

# Chapitre 10

## Hier Sera Ta Tombe

Le blanc n'était pas une couleur, c'était une absence hurlante. Elara se tenait au centre de ce néant, les mains encore crispées sur le vide là où, une seconde plus tôt, l'objet de sa délivrance s'était brisé. Les éclats de l'artefact — ce sablier d'obsidienne qui battait comme un cœur noir — n'avaient pas chu sur un sol solide. Ils s'étaient dissous avant d'atteindre l'inexistence, laissant derrière eux une odeur d'ozone brûlé et de poussière de tombeau.

Le silence commença à grignoter ses tympans. Ce n'était pas le calme d'une chambre vide, mais une pression physique, un poids liquide qui s'engouffrait dans ses conduits auditifs. Elle essaya de crier, mais l'air ne transportait rien. Sa gorge, habituée à la morsure quotidienne des doigts de Julian, lui sembla soudainement étrangère, une masse de viande inutile et flasque. Sans la pression de ses mains, elle n'avait plus de contours. Sans la douleur, elle n'avait plus de peau.

Une mouche, une seule, apparut de nulle part. Elle ne volait pas ; elle dérivait dans ce blanc aseptisé, ses ailes bourdonnant d'un son gras, saturé, comme une scie circulaire rouillée. Elara fixa l'insecte. Il se posa sur le dos de sa main droite. Elle vit ses pattes poisseuses se frotter l'une contre l'autre, un mouvement maniaque, obscène. La mouche cherchait une plaie, une sueur, une preuve de vie. Elle ne trouva rien. Elara réalisa avec une horreur glaciale que sa propre sueur ne coulait plus. Son sang stagnait dans ses veines comme de la boue dans un tuyau bouché.

"Julian ?"

Le nom ne fut qu'une vibration sèche dans ses dents.

Soudain, une tache apparut. Au loin, ou peut-être tout près — l'espace n'avait plus de sens. Une petite goutte d'encre sur la nappe blanche de l'univers. Elle grandit, s'étira, prit la forme d'une silhouette longiligne. Le battement revint. \*Boum-tic. Boum-tic.\* Le rythme du manoir. Le rythme de sa cage.

Julian était là. Il ne marchait pas vers elle ; le monde se repliait simplement pour le ramener au centre. Il portait son costume de deuil habituel, d'un noir si profond qu'il semblait absorber la lumière résiduelle de ses yeux gris. Ses mains, ces mains aux doigts interminables qu'elle avait tant de fois essayé de trancher, pendaient le long de son corps, immaculées.

Il ne souriait pas. Il ne manifestait aucune colère. Il la regardait avec cette dévotion terrifiante du collectionneur devant une pièce rare qu'il a presque perdue.

— Tu as cru que le vide était une issue, murmura-t-il. Sa voix était un froissement de soie sur du marbre froid. Mais le vide n'est que l'absence de moi, Elara. Et sans moi, tu n'es qu'une pensée qui s'efface.

Elle regarda ses propres mains. Elles devenaient transparentes. Elle voyait les os grisâtres à travers la chair, les tendons comme des fils de harpe détendus. La panique, une panique délicieuse et familière, commença à lui mordre l'estomac. Elle avait besoin de sa haine. Elle avait besoin de ses doigts autour de sa trachée pour se sentir solide. L'indépendance était une agonie bien plus vaste que le meurtre.

Elle fit un pas. Ses genoux craquèrent, un bruit de bois sec qui se brise. L'odeur de Julian l'atteignit enfin : un mélange de lavande fanée, de cire de bougie et de cette pointe métallique de sang frais. C'était l'odeur de sa maison. C'était l'odeur de sa fin.

— S'il te plaît, parvint-elle à articuler.

Le mot était une reddition totale. Elle ne demandait pas la vie. Elle demandait la répétition. Elle se jeta à ses pieds, ses doigts griffant le tissu de son pantalon, cherchant la friction, cherchant la réalité du supplice. Elle préférait être sa proie éternelle plutôt que d'être rien dans ce paradis de craie.

Julian posa une main sur son crâne. Ses doigts étaient glacés, d'une froideur chirurgicale qui calma instantanément le tremblement de sa paupière gauche. Il l'aida à se relever avec une tendresse écœurante, la pressant contre son torse. Elle entendit son cœur à lui : lent, métronomique, d'une régularité de machine de guerre.

— Le cycle ne se brise pas, Elara. Il se raffine. Tu as voulu détruire l'instrument, alors je vais devenir l'orchestre.

Il l'emmena vers le centre du néant où, par un caprice de sa volonté, le lit de soie noire du manoir de Blackwood commença à se matérialiser. Les draps semblaient faits de peau humaine tannée, d'une douceur huileuse qui collait à ses membres. Elle s'y allongea de son propre chef, les yeux fixés sur le plafond qui n'existait pas encore, attendant l'ombre familière.

Minuit approchait. Elle le sentait dans la pression atmosphérique qui s'écrasait sur ses tempes.

Julian se pencha sur elle. Ses yeux gris orage brillaient d'une lueur nouvelle, une intensité presque insoutenable. Il ne l'étranglerait pas tout de suite. Il savourait. Il passa un doigt sur sa gorge, traçant la ligne où, quelques heures plus tôt, la vie s'était échappée. Sa peau réagit, se boursouflant légèrement sous son contact, une réaction allergique à l'amour.

— Cette fois, murmura-t-il à son oreille, son souffle sentant la menthe et le décomposition, je ne m'arrêterai pas au dernier souffle. Je vais t'emmener un peu plus loin dans l'ombre. Juste pour voir si tu te souviendras de la couleur de tes cris demain

matin.

Un grincement se fit entendre. Un tic-tac invisible. Le manoir se reconstruisait autour d'eux, brique par brique de douleur, rideau par rideau de désespoir. L'odeur de renfermé, de poussière centenaire et de fleurs mortes envahit ses narines. Elle inspira profondément, s'enivrant de sa propre prison.

Puis, les mains furent là.

Elles ne furent pas brutales au début. Elles étaient une caresse qui se resserrait avec une précision de joaillier. Le pouce de Julian appuya sur sa carotide. Elle vit des taches de phosphène danser derrière ses paupières — des mouches de lumière qui imitaient l'insecte du vide. Ses poumons commencèrent à brûler, une chaleur liquide qui montait de sa poitrine vers son visage.

Elle fixa le visage de Julian. Il était magnifique dans sa cruauté. Il ne cillait pas. Une goutte de sueur perla sur son front d'albâtre et tomba sur la joue d'Elara. Elle était brûlante, comme du plomb fondu.

Le rythme s'accéléra. Le sang battait dans ses oreilles comme un tambour de guerre. \*Boum-tic. Boum-tic.\* Elle griffa ses bras, non pour le repousser, mais pour s'ancrer à lui, pour s'assurer qu'il ne s'évaporerait pas. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair, mais il ne tressaillit pas. Il souriait presque.

— Voilà, chuchota-t-il alors que sa voix devenait un lointain bourdonnement. C'est là que tu m'appartiens vraiment. Dans cet instant où tu ne sais plus si tu es Elara ou si tu es simplement ma volonté.

La trachée craqua. Un petit bruit sec, comme une coquille d'œuf que l'on brise au petit-déjeuner. La douleur fut une explosion de blanc, puis de rouge, puis de noir absolu. Ses membres s'agitèrent dans un dernier spasme réflexe, une danse de pantin

dont on a coupé les fils un à un. Elle sentit la conscience s'effiloche, devenir une fumée grise aspirée par les narines de son bourreau.

Minuit sonna. Le son n'était pas celui d'une cloche, mais d'un couperet tombant sur un billot.

...

06h06.

La lumière du matin traversa les vitraux poussiéreux de la chambre, projetant des motifs de sang et d'or sur les draps de soie. Elara ouvrit les yeux. Ses poumons se gonflèrent d'un air froid, piquant, qui lui déchira la gorge. Elle porta immédiatement la main à son cou.

La peau était vive, brûlante. Les marques des doigts de Julian n'étaient plus des ombres invisibles ; elles étaient des sillons profonds, d'un violet sombre, presque noir. La chair était à vif, suintante d'une lymphe claire.

Elle tourna la tête. Julian était assis dans le fauteuil de velours au pied du lit, sa chemise d'un blanc immaculé contrastant avec la noirceur de son regard. Il tenait un rasoir à la main, s'amusant à faire jouer la lumière sur la lame.

— Bonjour, mon amour, dit-il.

Sa voix était plus douce que la veille, plus riche. Elara essaya de répondre, mais seul un sifflement rauque sortit de sa gorge dévastée. Elle se rendit compte qu'elle ne pourrait plus jamais parler. Il lui avait volé sa voix pour s'assurer que ses cris de minuit soient les seuls sons qu'elle produise jamais.

Elle regarda ses mains. Elles étaient solides, ancrées dans la matière, mais de

minuscules taches de nécrose commençaient à apparaître sous ses ongles. Le cycle ne se contentait plus de se répéter ; il rongait.

Julian se leva et s'approcha du lit. Il se pencha et déposa un baiser sur les marques sanglantes de son cou. La douleur fut si intense qu'Elara faillit s'évanouir, mais il la maintint éveillée, ses doigts longs et calleux s'enfonçant déjà dans ses épaules pour préparer le terrain de la prochaine nuit.

Le manoir de Blackwood soupira. Les murs semblaient se rapprocher de quelques millimètres. La boucle était plus serrée. Le nœud coulant était parfait.

Hier serait sa tombe, aujourd'hui serait son agonie, et demain serait la répétition de sa dévotion. Elle ferma les yeux, savourant le goût de fer dans sa bouche, tandis que Julian commençait à lui raconter comment il comptait la tuer ce soir.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Hier Sera Ta Tombe"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)